

## DU SANG-FROID, S'IL VOUS PLAÎT.

Aussitôt que le vieux berger eût ouvert la partie supérieure de la porte, il y eut un tel concert de bêlements, que je reculai de deux pas en me bouchant les oreilles. Le bonhomme me jeta un regard de côté et je vis, aux plis de ses joues et au clignement de ses petits yeux gris, qu'il avait bien de la peine à s'empêcher de rire.

Aussi, je me rapprochai vivement de la porte pour montrer que j'avais pu être surpris, mais que je n'avais pas été effrayé le moins du monde.

A huit ans et demi, quand on a rapporté du collège un premier prix de lecture et un second prix d'écriture, on n'aime pas à passer pour un niais et pour un poltron.

— "Trr! trr! faisait le vieux Berrichon. Là, là! toujours les mêmes, voyez-moi ça!" Les moutons s'étaient précipités tous à la fois et la porte était littéralement bloquée. Les plus impatients et les plus forts grimpaient sur le dos des autres et battaient l'air de leurs pattes de devant. Les agneaux, pris entre les gros moutons et serrés jusqu'à étouffer, poussaient des gémissements plaintifs. Mais loin de s'en aller à se tirer de la bagarre, ils poussaient en avant comme les autres, et augmentaient la presse et le désordre.

— "Est-ce que c'est toujours comme cela?" demandai-je au berger.

— "Toujours! je ne sais pas, me répondit-il en se grattant l'oreille, parce que, voyez-vous, toujours c'est bien long. Ça a commencé avant moi et ça durera après moi. Tout ce que je peux dire, c'est que depuis quarante ans j'ai toujours vu la même chose."

— "En ce cas, les moutons sont joliment bêtes!" dis-je avec beaucoup d'aplomb.

— "Peut-être bien que oui, peut-être bien que non, reprit le bonhomme d'un ton sentencieux. C'est que, voyez-vous, ajouta-t-il avec un sourire qui me déplut, on ne les envoie pas à l'école, eux! on n'en veut point faire des notaires, ou des avocats, ou des médecins. Alors, peut-être bien tout de même qu'ils en savent assez long pour ce qu'on attend d'eux."

Les moutons continuaient à se débattre comme des forcenés; le retard qu'on mettait à leur ouvrir la porte les avait exaspérés, et ils semblaient avoir fait vœu de s'écraser jusqu'au dernier.

— "Trr! trr! reprit le berger. Là, là! voilà qu'ils vont sortir, les mignons!" Les mignons lui répondirent par des bêlements furieux.

— "Pas moins! reprit-il en se tournant vers moi, vous feriez peut-être bien de vous mettre un peu de côté, parce que ça va déborder comme une écluse."

Je déclarai, avec un noble orgueil, que cent moutons ne me feraient pas peur et que je les attendais de pied ferme.

— "Après cela, si c'est votre idée," me dit tranquillement le vieil homme, et il ouvrit la barrière.

En un clin-d'œil, je me trouvai renversé, bousculé, roulé, piétiné, aveuglé sans pouvoir me rendre compte de ce qui s'était passé. Mon tablier de toile grise était ramené par-dessus ma tête, j'ai cru que j'allais étouffer, et, perdant toute honte, je me mis à crier au secours, en frappant la terre de mes deux talons.

Le berger me remit sur pied, sans rien dire. Il pensa sans doute que j'étais assez confus et assez puni de ma sottise présomption.

Quand il eut rabattu mon tablier qui m'aveuglait, il secoua la poussière dont j'étais couvert de la tête aux pieds, me fit remuer les bras et les jambes pour voir "s'il n'y avait rien de cassé," et dit: "Ça n'est rien!" Il me quitta là-dessus, en trottant après ses moutons, dont la moitié s'était introduite dans la mairie, tandis que l'autre moitié se bousculait à la porte pour y entrer aussi.

Quand il eut disparu je me mis à courir de toutes mes forces jusqu'au pavillon que nous occupions pendant les vacances.

Ma mère me fit boire un verre d'eau sucrée, me donna d'autres vêtements et me recommanda d'être plus prudent une autre fois.

"N'importe, dis-je au déjeuner en attaquant ma côtelette avec beaucoup de vigueur, les moutons sont joliment bêtes!"

— "C'est vrai, dit mon père, mais il y a des occasions où les hommes ne montrent guère plus d'esprit que les moutons. Oh! tu n'as pas besoin de rougir, je ne pensais pas à toi en disant cela. Tu as été imprudent, voilà tout, et tu as acquis un peu d'expérience à tes dépens. Voici ce que je voulais te dire: que le feu prenne, par exemple, à un théâtre. La foule, qui aurait toujours le temps d'évacuer la salle si elle consentait à sortir en bon ordre, s'affole et perd la tête. C'est à qui sortira le premier, les issues sont obstruées. Les gens, embarrassés les uns dans les autres, serrés comme par des coins de fer, ne peuvent faire un mouvement pour franchir la porte. La poussée des derniers rangs augmente le désordre et la difficulté. Les hommes perdent tout sentiment d'humanité; ils bousculent les faibles et ne songent plus qu'à sauver leur vie aux dépens de celle des autres."

— "Hé, mon Dieu! messieurs, un peu de sang-froid, s'il vous plaît, rien qu'un peu de sang-froid, et tout le monde se tirera d'affaire."

— "Si quelqu'un avait assez d'autorité pour cela, et surtout pour se faire entendre et écouter, on ne verrait pas l'instinct brutal de la conservation transformer les gens en bêtes féroces, et un simple accident en une épouvantable catastrophe. Tu as bien compris, mon enfant?"

— "Oui, papa. Je ne dirai plus de mal des moutons?"

— "Vois, au contraire, ce qui se passe sur un navire où le feu s'est déclaré. La discipline maintient l'équipage. On procède par ordre au sauvetage. D'abord les femmes et les enfants, puis les vieillards, puis les personnes valides, puis l'équipage, puis les officiers, et le capitaine le dernier de tous."

— "Et si le vaisseau s'enfonce dans l'eau ou saute avant que le capitaine ait le temps de s'embarquer?"

— "Le capitaine périt, mais il a fait son devoir!"

Mon cœur se gonfla et je sentis que mes yeux étaient humides. Je ne plaignais pas le capitaine; au contraire, je l'admire de toute mon âme, et il me sembla pour un moment que j'aurais voulu être à sa place.

Mon père remarqua que j'étais ému, et mon émotion ne parut pas lui déplaire. Pour me donner le temps de réfléchir sans doute, il demeura silencieux quelques minutes et reprit en souriant:

"Ce n'est pas seulement dans les grandes occasions qu'un homme digne de ce nom doit se posséder et conserver son sang-froid. Dans les circonstances les plus vulgaires de la vie, le sang-froid le sauve du ridicule. Tu as bien vu souvent des gens qui se rencontrent sur le seuil d'une porte, sur un trottoir, dans un escalier. Neuf fois sur dix, ces deux personnes se jettent du même côté pour se livrer mutuellement passage, elles se rencontrent une seconde fois nez à nez, perdent la tête, se rencontrent une troisième, une quatrième fois, se donnant en spectacle aux passants qui sourient, jusqu'à ce que l'une d'elles s'arrête subitement et mette fin à ce grotesque avant-deux."

"L'inconvénient n'est pas bien grave, et un peu de confusion est bientôt passé; mais pourquoi ne pas s'exercer au sang-froid dans les petites circonstances pour se posséder dans les grandes! Maintenant, pour en revenir à nos moutons..."

— "Oh! sois tranquille, papa, je ne me mettrai plus jamais en face de leur porte au moment de leur sortie."

Mon père se mit à rire de la chaleur que j'avais mise à faire cette promesse. Il me posa sa main sur la tête et me dit: "Tu prouves, une fois de plus, la supériorité de l'homme sur le mouton: l'homme est éducatible, le mouton ne l'est pas: ce qui n'empêche pas ces côtelettes d'être excellentes. J'en accepterai volontiers une autre."

J. LEVONIN

## M. C. O. PERRAULT ET LES FRANÇAIS.

Les Français de Montréal ont saisi l'occasion du premier de l'an pour faire part à M. C. O. Perrault, consul de France à Montréal, des sentiments que leur inspire sa conduite à leur égard. Ils les ont exprimés dans l'adresse que l'on va lire:

MONSIEUR C. O. PERRAULT,  
Vice-consul de France et Président honoraire de la Société Française de Secours Mutuels et de Bienfaisance de Montréal.

MONSIEUR, — La Société Française de Secours Mutuels de Montréal a l'honneur de vous offrir ses compliments et ses souhaits de nouvelle année qu'il vous plaira de partager avec Madame Perrault.

Cette circonstance lui fournit l'occasion de vous remercier sincèrement pour la somme de bons services que vous rendez aux Français de Montréal particulièrement depuis que vous occupez la charge de vice-consul dans cette partie des possessions de l'Amérique Britannique du Nord. La Société de Secours Mutuels aime à se rappeler surtout le zèle et la charité que vous avez déployés à l'égard de ses compatriotes sans travail et sans ressources pendant le dur hiver de 1875-76! Que de familles pauvres ont été soulagées par vous et les âmes chrétiennes auprès desquelles vous avez intercédé alors! Les membres de la Société de Secours Mutuels et tous les Français qui résident dans cette grande cité sont témoins de votre noble conduite! Et tout récemment la presse française et anglaise de cette province n'a-t-elle pas raconté toutes vos démarches, tous vos efforts près des hautes autorités de ce pays, afin d'obtenir le rapatriement de plusieurs centaines de Français que de malheureuses circonstances ont jeté sur cette terre du Canada à une époque de crise, où finance, commerce et travaux sont paralysés! Tout cela, Monsieur, ne fait-il pas votre éloge? Ici, la Société Française de Secours Mutuels vous dira sans arrière-pensée que la nationalité canadienne-française à laquelle vous appartenez doit être fière d'avoir enfanté des sujets de votre trempe!

Quelques mots encore:  
La France ne perd pas de vue ses enfants absents. Elle apprendra avec plaisir, si elle ne le sait déjà, que vous leur avez tendu une main secourable aux jours de la détresse! Et quand l'heure sera venue où cette France, que vous connaissez, devra vous témoigner sa gratitude, elle vous la témoignera largement, recevez-en l'assurance.

P. DUMAS.

1er janvier 1877.

HIRTZ,  
Vice-président.  
C. GALIBERT,  
Trésorier.

PROULX,  
AUDOIN,  
BEULLAC,  
RÉSÉDA,  
GROTH,  
Membres de la délégation.

M. Perrault répondit dans les termes suivants à cette sympathique adresse:

A Monsieur le Président et Messieurs les Membres de la Société Française de Secours Mutuels de Montréal.

MESSIEURS,  
Il n'est aucun de vous qui ne comprenne avec quelle émotion sincère je reçois une adresse qui exprime des sentiments si affectueux à mon égard. De pareils témoignages, messieurs, sont bien au-dessus de toutes les récompenses et donnent encore plus que la satisfaction du devoir accompli: ils en inspirent l'orgueil, ils nourrissent et stimulent cette ardeur et ce zèle toujours nécessaires aux œuvres où la sympathie joue le plus grand rôle.

Savoir que ses intentions sont louables et qu'on fait le bien suffit rarement, même aux natures les plus désintéressées et les plus énergiques; mais se sentir apprécié et soutenu dans la tâche qu'on remplit, voilà le stimulant qui écarte les défaillances, les dégoûts passagers, les ennuis divers qui accompagnent l'accomplissement d'actes difficiles et délicats, comme ceux que j'ai été appelé à remplir quelquefois.

En me préoccupant de rapatrier les Français amenés au Canada dans des temps critiques et grâces à des espérances qui n'ont pu être réalisées, je n'ai fait que ce que l'humanité commandait, ce que tout autre aurait fait à ma place, ce que ma charge de premier président honoraire des deux Sociétés Françaises de Secours Mutuels et de Bienfaisance m'imposait; ce qu'en un mot me prescrivait mon premier devoir; et si j'ai multiplié mes démarches, si j'ai déployé du zèle, c'est que je n'ai jamais considéré ma charge consulaire comme une fonction proprement dite, mais bien comme un honneur qui m'était fait, comme une marque singulière de confiance, après les événements douloureux qui ont frappé la France et dans les circonstances extrêmement difficiles où la plupart des Français venus au Canada se sont trouvés depuis quelques années.

Les liens qui rattachent et qui rattacheront toujours le Canada à la France, notre commune patrie, j'oserai dire — ce que je dirais bien si je pouvais parler comme mes pères, comme les pères d'un million d'âmes au Canada — ces liens sont trop nombreux pour pouvoir être oubliés par un enfant de ce petit peuple dont le nom même est inséparable de celui de la France, de ce petit peuple qu'on ne peut désigner ou reconnaître que par le nom de Français.

Ceux de vos compatriotes qui seront bientôt retournés dans la vieille mère-patrie pourront dire à ceux qui leur parleront de cette colonie de jadis: que si les hivers y sont froids, les cœurs y restent chauds, et que s'ils ont eu beaucoup de misère, ils n'ont pas eu moins de sympathie et moins de consolation.

Et maintenant, messieurs, je vais vous répondre un mot au nom de Madame Perrault, absente en ce moment aux Etats-Unis. Je puis le faire avant même de lui transmettre les bons souhaits que vous lui adressez, car je sais qu'elle vous les renvoie, tel que je le fais moi-même du fond du cœur.

De tous les souhaits, il n'en est pas qui puissent nous être plus sensibles ni plus chers que ceux qui viennent de la reconnaissance: je puis vous assurer que ceux que vous nous adressez au nom des Français qui ont souffert et dont j'ai pu quelque peu alléger la souffrance, resteront à nos yeux, non-seulement comme une expression sympathique, mais comme le plus touchant souvenir que nous laissons l'année expirante.

Puisse votre Société, messieurs, croître et augmenter rapidement dans le cours de l'année qui s'ouvre aujourd'hui; puisse-t-elle étendre son influence bienfaisante sur le plus grand nombre possible de Français qui viennent ici chercher une nouvelle existence, une nouvelle carrière; puisse-t-elle contribuer à resserrer encore davantage les liens qui unissent mon pays au vôtre, le Canada à son ancienne mère-patrie; puissions-nous tous ensemble apporter notre part à la réalisation de ce dessein qui doit nous être également cher, à vous et à moi. Soyez persuadés que je continuerai d'y mettre tout le zèle qui m'a animé jusqu'aujourd'hui, certain que vous continuerez de votre côté à associer vos efforts aux miens dans cette œuvre patriotique.

Offrons à la France ce cadeau du nouvel an, de nos volontés réunies pour la faire aimer et respecter par un plus grand nombre, et notre tâche sera accomplie. C. O. PERRAULT.

## LE ROLE DES POCHEES

Nous suivions le boulevard, et devant nous trottaient deux élégantes Parisiennes emmitouflées dans ces pelisses à taille, garnies de fourrures, qui sont la dernière invention de la mode. Tout à coup, mon compagnon me dit: "Qu'est cela?" Et il me montrait tout à fait en arrière, et dans le bas de ces coquets et chauds vêtements, de mignonnes petites poches béantes, bordées de minces bandes de fourrures, où reposaient, comme dans des nids, un mouchoir de dentelle et un foulard aux vives couleurs. — "Cela? mais ce sont des poches!" répondis-je. — "Comment! des poches? Quelle étrange idée de placer là des poches! A moins d'avoir des bras aussi longs que ceux des nègres, il me semble impossible que ces charmantes femmes puissent les atteindre sans se livrer à des contorsions fatigantes. Voilà, en vérité, une mode bien ridicule. D'habitude, c'est pour soi qu'on a des poches, et non pour ses voisins. Or, celles-ci me paraissent être une provocation permanente à la cupidité des pick-pockets."

Paix là! mon cher ami, vous vous enflamez hors de propos, et vous ne paraissez pas vous faire une juste idée du rôle des poches dans la toilette féminine. Le bon sens et la judiciaire n'ont ici rien à voir. Quand il s'agit de modes, il sied de déraisonner un peu. Sachez donc qu'en matière de poches féminines, il y a les poches d'apparat et les poches utiles, les poches postiches et les vraies poches. De même qu'il y a en architecture les fausses fenêtres, de même il y a les poches de symétrie. Les variétés, d'ailleurs, sont infinies. Il y a la poche de la soubrette, la poche de la ménagère, la poche de la châtelaine.

Voici Lisette en jupons courts et petit tablier. Ses mains prestes frétilent au fond de deux poches peu sévères. Que met-on dans ces poches-là? Dans l'une se glisse le billet qu'on doit discrètement remettre; dans l'autre disparaît la bourse sonnante qui paie cet aimable office. Ah! les jolies poches, et comme la vieille comédie française en a usé! Que de secrets, d'intrigues, de quiproquos, de brotilles, de raccommodements ont passé par là! C'était vraiment la boîte aux lettres, aux levées irrégulières, à la taxe plus irrégulière encore!

Voici la ménagère. L'ouverture de sa poche se cache sous les plis de sa robe; mais cette poche est profonde et gonflée comme un sac. On y trouve pêle-mêle le trousseau de clefs, la clef de l'armoire au linge, la clef de l'armoire au sucre et aux conserves, une pelotte de laine, un étui à